

TROISIÈME PARTIE

Sur ondes courtes

Quelques réalisations

Un Institut des arts décoratifs



LA RUCHE MYSTIQUE ET SES ABEILLES.

Douceur du Brabant. Elle est insinuante et vivace. Le constructivisme urbain lui fait parfois violence. Mais chassée d'un côté, elle réapparaît de l'autre. On dirait qu'elle se glisse par les interstices qu'elle trouve ouverts : un parc, un jardin, un bouquet d'arbres. Les fonds d'Ixelles furent naguère assez maltraités. Ils ont retrouvé leur splendeur. Il n'est pas de coin plus charmant que les étangs. Ils s'ouvrent sur un frontispice lyrique : le monument à Charles Decoster. Ils s'achèvent près des jardins de l'Abbaye de la Cambre, relevée de ses ruines, habitée, et traitée avec le respect qui lui est dû. La parole est aux historiens. Ils ne manquent pas. Citons Sander Pierron et son Histoire de la Forêt de Soignes, bréviaire des promeneurs sylvestres. Citons encore feu M. Des Marez, l'archiviste regretté de la ville de Bruxelles. L'Abbaye de la Cambre, muée en caserne, puisqu'elle abrita, au siècle dernier, l'Ecole militaire, courut grands risques d'être démolie. La sauva du désastre une ligue qui réunissait la ville de Bruxelles, la commune d'Ixelles

et plusieurs sociétés de folklore et d'histoire. Grâce lui soient rendues.

Il est des promenades qui ressemblent à des pèlerinages. Celle qui mène à l'Abbaye de la Cambre peut être comptée parmi elles. Thomas de Cantimpré donna, à l'un de ses ouvrages, ce titre délicieux : *Les Abeilles Mystiques*. Il fut des abeilles mystiques dans cette ruche. Sœur Gilles, la première, en détermina l'emplacement, en un endroit que l'on appelait le Pennebeek, sous Henri I^{er}, duc de Brabant. Elle appartenait à l'Ordre de saint Benoît. Don Charles, abbé de Villers, pour récompenser le zèle de la nonne et répondre à son désir d'humilité, lui donna la cuculle miraculeuse de Don Godefroid qui en faisait une Cistercienne. Boniface, évêque de Lausanne, et Don Godefroid, lui-même, vinrent l'aider à parfaire son œuvre. Sainte Aleyde de Schaerbeek mourut de la lèpre à la Cambre.

Placée au cœur de nos provinces tourmentées, l'abbaye en subit les affres. Elle fut dévastée par des soldats au début du XIV^e siècle, puis par les Espagnols, puis par les Iconoclastes. Philippe II la rétablit. Enfin, la Révolution française en chassa définitivement les moniales cisterciennes qui en avaient fait leur demeure. Elle abrite, aujourd'hui, les services de l'Institut cartographique et l'Institut des Arts décoratifs.

Les Bruxellois l'apprécient-ils comme il le faudrait ? Il est Flamand. Il est né à Anvers en 1863. Son nom est Henry van de Velde. Abeille mystique, eût dit Thomas

de Cantimpré. Il est quelques laïcs, aussi, qui pourraient s'honorer de ce titre. On cherche. Est-ce un portrait de Cranach ou de Dürer que rappelle cette physionomie, où le labeur, et la souffrance aussi, ont buriné leurs sillons en pleine pâte ? Est-ce plutôt Van Eyck ? Le rude visage de l'homme à l'œillet offre avec celui-ci des ressemblances. Mêmes rides accusées, mêmes paupières lourdes, même nez volontaire. Contours nets, puissants, cette figure appartient à la galerie familière des peintres du Nord, primitifs ou renaissants, avec ce menton abrupt et ce regard gris. Coiffée d'un bonnet, cette tête ressemblerait à Erasme. Masque du créateur réfléchi. Il ne s'est pas encore trouvé un biographe en Belgique pour rendre pleine justice à Henri van de Velde. Souhaitons que l'étude que projette Jacques Mesnil ait paru lorsqu'on lira ces lignes.

L'Allemand Osthaus, le premier, a tenté de faire comprendre le destin émouvant du grand artiste. Il nous le montre, avec son ami Max Elskamp, poursuivant, à Anvers, ses humanités et se pénétrant de culture française. Il se destine au droit, mais la littérature, la peinture exercent sur l'âme du jeune homme une attraction plus forte. L'Académie l'accapare. Le voici, dans sa ville natale, à l'école de Verlaet, puis, à Paris, à l'école de Carolus Durand. Il revient, en 1886, à Calmpthout et adhère au groupe « Als ik kan ». Il s'est rangé parmi les néo-impresionnistes. La mort de sa mère le laisse dans un état moral lamentable. Sa santé est gravement compromise. L'épreuve est décisive et, tandis qu'il s'in-

terroge sur le sens qu'il doit donner à sa vie, le socialisme naissant l'accapare. De peintre, il devient architecte : Ruskin et Morris lui indiquent sa voie. L'art du constructeur est plus près de son réalisme et déjà le voilà qui cherche dans les machines, leur agencement rigoureux, leur fonctionnement logique, les principes d'une esthétique nouvelle. van de Velde vient d'épouser Maria Sèthe, qu'il a connue au Cercle des XX. Il habite Uccle et, dans l'enthousiasme, il construit, à Uccle, sa maison. Il est entré désormais dans le monde enchanté de la création. Il parle un langage simple et net. Sa précision et la sûreté de son goût ont, par elles-mêmes, une vertu révolutionnaire. Dès le départ, nous sommes aux environs de 1900, elles contrastent avec le style chantourné qui est en honneur, et dont le champion, en Belgique, est Serrurier-Bovy.

Bing, le marchand de tableaux hambourgeois vient à Bruxelles pour rencontrer le jeune architecte. Enthousiasmé, il le charge de construire quatre des salles de la maison qu'il aménage à Paris. Le « Yachting Style », ainsi l'ont nommé les de Goncourt, soulève maintes protestations, mais le nom de van de Velde est bientôt sur toutes les lèvres. Puis, c'est l'Exposition de Dresde. van de Velde y participe. L'Art nouveau pénètre en Allemagne. Il faudra un jour éclairer l'évolution rapide qui s'y est manifestée, et citer les noms des personnalités qui la favorisèrent.

van de Velde a répondu à l'appel des circonstances. Sa femme est Allemande par sa mère. L'Allemagne le

comprend d'emblée. Elle lui permet de se réaliser et de donner toute sa mesure. En 1902, il est appelé à Weimar qui lui offre une atmosphère d'intellectualité puissante : il y rencontre Gérard Hauptmann, Hugo Von Hoffmannstahl, ainsi qu'André Gide, et y retrouve Théo Van Rysselberghe. Bientôt, maître choyé, constructeur heureux, il partira en Orient pour y reconnaître l'éternelle nécessité, l'éternelle adaptation et le rythme des styles. Période admirable que celle qui commence pour lui ! Dix années vont suivre pleines de force, de courage, d'élan.

Que ceux qui doutent, s'il en est, de la grandeur et de la diversité de son œuvre, veuillent consulter la monographie d'Osthaus. Ils verront qu'il s'agit bien d'un mouvement qui devait transformer l'aspect d'une époque, de son vêtement jusqu'à son gîte. van de Velde construit à Berlin, à Chemnitz, à La Haye, à Scheveningen. Sa pensée gagne en vitalité comme en puissance démonstrative. Il est devenu directeur de l'Académie de Weimar et la discipline didactique vient doubler la sienne, la soutenir, l'envigorer. La maison Von Guaita à Weimar, la maison Durckheim à Weimar, et tant d'autres conceptions en sont la preuve.

La guerre interrompt cette carrière. Les soucis frelonnent. Le créateur n'a pas secoué les rengaines sans s'attirer des jalousies et des ressentiments. Les crédits se resserrent. La psychose belliciste se fait jour. van de Velde est suspect dans le pays qui lui a permis, géné-

reusement, de vouer son existence à son art. Refus de passeport, perquisitions, vexations. Après trois ans, il sera autorisé à gagner la Suisse. A Montreux, dans le calme relatif que lui procure l'exil, il s'efforce de traduire sa pensée en une série d'écrits qui seront publiés plus tard. Il sera tantôt mandé en Hollande par la famille Kroller. Le destin le rapproche de sa patrie. Il ne l'éloigne pas des déboires et des déceptions. Camille Huysmans a raconté par ailleurs comment il l'a rencontré dans le salon de la famille Kroller, et comment il y discuta de son retour en Belgique, avec Vandervelde, Wauters et de Brouckère. Hostilité hérissée, griefs en fers de lances, jalousie chargée de traits et de dards. Il fallut tout affronter, non sans y laisser de sa chair et de son sang.

L'Ecole supérieure des Arts décoratifs, l'Ecole supérieure des Métiers d'Art eût dû être fondée en 1912. C'est en 1912, en effet, qu'Emile Vandervelde, Octave Maus et Fierens-Gevaert avaient proposé de l'instituer, à l'image de l'Ecole de Weimar fondée en 1902. Elle ne s'ouvrit qu'en 1926.

Voilà la raison du sentiment élevé qui pénètre tout homme, quelles que soient ses convictions, lorsqu'il aborde l'Abbaye de la Cambre, gagne la Chapelle Saint-Boniface, parcourt les jardins qui haussent leurs terrasses fleuries jusqu'à l'avenue Emile De Mot. Le monastère est habité. Il y est une présence exaltante, celle d'un homme qui a consacré le meilleur de lui-même à doter l'ordre international d'un style simple et sincère.

Le vieux couvent est devenu un monastère laïc. Il a sa règle, ses habitudes, son abbé, son prieur. Il n'a point déchu.

Cours d'architecture.

Cours de l'art des jardins.

Cours d'urbanisme.

Cours d'esthétique pratique.

L'art majeur est étudié, à l'Institut, sous toutes ses formes. Il l'est dans un esprit pratique dont bien des Académies sont encore incapables. Il l'est suivant le principe cher à van de Velde : « La fonction engendre la forme. » Une conception sociale préside à ce programme. Un cycle d'études doit comporter sa philosophie. Van de Velde la lui a imposée. Il fait enseigner le dessin technique, la peinture décorative et murale, la sculpture décorative et monumentale. La peinture de chevalet se meurt; elle reprend avec la sculpture sa place subordonnée dans l'art monumental. Viennent ensuite les métiers et les industries d'art, un cours d'ornementation, un cours de science et d'harmonie des couleurs, de reliure, de décoration intérieure du livre, de publicité, de couture, de tapisserie, de tissage à la main, de travail des métaux, de technique de la dinanderie, de l'orfèvrerie, de l'émail, de la céramique. Enfin, à côté de tout cela, un cours de théorie et de pratique du théâtre.

Le Chapitre de la communauté a été choisi avec soin. Il incarne, dans les domaines des Arts, l'esprit nouveau. Son chef donne consistance à son rêve.

Il s'est passionné, il se passionne encore tout autant pour le galbe d'un meuble, le dessin d'un tissu, l'appel d'une affiche que pour une conception monumentale. Toutes les formes se renouvellent. Elles sont solidaires. Elles entrent dans un humanisme qui ne peut dédaigner aucune des activités de l'intelligence.

Les cellules actives se groupent comme des ateliers. A l'étroit, déjà, dans leurs locaux, elles se sont développées au point qu'elles devront un jour essaimer. « Chacune d'entre elles, déclare van de Velde, constitue l'embryon d'un institut spécial. Un jour viendra où nous formerons une manufacture nationale comme au Danemark. » L'exposition organisée en 1931 au Palais des Beaux-Arts fut, à cet égard, mieux qu'une promesse.

Dans les jardins réveillés, devant les cellules ranimées des moniales, le recueillement vous pénètre. Par cette fenêtre entr'ouverte, voyez les élèves attentifs œuvrer de leurs mains expertes. Dans la joie de la découverte, du compagnonnage, ils obéissent à l'exaltation créatrice.

Au cours des métaux, un apprenti, au front obstiné, façonne dans le cuivre une forme pure. Un éclat du divin s'allume, au flanc de la vasque qu'il martèle.

ALBERT GUISLAIN

BRUXELLES

Atmosphère 10-32

PHOTOS DE WILLY KESSELS

1932

L'ÉGLANTINE

Paris - Bruxelles